

portait le nom. Ce sera, pour prendre encore une des formules chères au philosophe, une humble *contribution* à l'histoire de cette pensée.

## IV

## UNE GRANDE VEUVE

On commémorait, vendredi dernier, dans l'église de Menthon-Saint-Bernard, par une messe célébrée à un mois de distance, d'après une pieuse coutume, la mort de Mme Taine. Quand cette vénérée veuve de notre meilleur maître disparut ainsi, le 18 juillet dernier, tous les journaux annoncèrent la nouvelle. Hormis une éloquente page de M. E.-M. de Vogüé, aux *Débats*, je n'ai pas vu qu'un hommage vraiment digne d'elle ait été rendu à cette femme supérieure. Son départ d'au milieu de nous aura été aussi discret, aussi modeste qu'elle s'efforçait de l'être elle-même, avec des qualités si rares d'esprit et de cœur. Je voudrais, sans manquer à cette règle de la *privacy*, que M. Taine rappelait sans cesse et qu'il a tant pratiquée, évoquer, pour ceux qui l'ont connue, le profil moral de cette morte d'hier, et indiquer aux autres quelle place elle tint dans le développement de la pensée du grand écrivain dont elle

## I

C'est en 1868 que l'auteur de *la Littérature anglaise* épousa Mlle Denuelle. Il allait avoir quarante ans et il avait déjà publié les cinq volumes de cette *Littérature*, ses *Essais* et ses *Nouveaux Essais*, les *Voyages* en Italie et aux Pyrénées, *Tite-Live*, *La Fontaine*, *Graindorge*, ses leçons sur les beaux-arts, ses *Philosophes*. Son traité de *l'Intelligence* était à l'impression. Cet énorme labeur avait été accompli dans des conditions d'existence très précaire — M. Taine avait dû donner des leçons pour n'être pas à la charge des siens — et dans des conditions de santé déplorable, jusqu'à devoir rester une année entière (1859) sans presque lire ni écrire. Aujourd'hui, nous savons par la *Correspondance* les dures épreuves de cette jeunesse. Ces livres d'une si solide construction, d'un style si éclatant, d'une doctrine si audacieuse n'en révèlent rien, du moins d'une manière directe. A y regarder de plus près, on y distingue un parti pris de laboratoire, trop intransigeant pour ne pas impliquer une secrète horreur de la vie. M. Taine s'est toujours

défendu d'être un pessimiste Il répugnait aux vaines révoltes contre la nécessité que ce mot représente souvent. Il estimait plus vain encore un jugement de notre esprit si borné sur la valeur d'un univers dont nous ne pouvons connaître que des fragments. On peut être très résigné et très malheureux. Ce fut le cas de M. Taine durant cette période, et c'est l'explication de l'attitude intellectuelle adoptée par lui dans cette première partie de son œuvre.

Une systématique, j'allais dire une implacable curiosité de savant la domine. L'auteur a « mis à la porte », ce sont ses propres termes, « l'homme ordinaire, qui boit, qui mange, qui fait ses affaires, qui évite d'être nuisible, qui essaye d'être utile ». Il ne reste que le philosophe, résolu à ne plus exister que par l'Idée, et auquel les applications bienfaisantes ou meurtrières de ses travaux sont aussi indifférentes qu'à un chimiste le résultat pratique de ses analyses. Le dialogue qu'il institue entre Royer-Collard et lui-même n'est pas une simple boutade : « Prenez garde, vous allez rendre les Français révolutionnaires. — Je n'en sais rien, est-ce qu'il y a des Français? » Ses lettres de jeune homme témoignent par d'innombrables phrases qu'il y eut bien chez lui une volonté réfléchie de tout anesthésier dans son être, excepté la faculté pensante : « Je ne compte sur rien d'heureux dans l'avenir, je commence à renfermer mes désirs en un désir unique, celui d'éclairer mes idées et de résoudre mes problèmes... » Et ailleurs : « Le

bonheur est impossible, le calme est le suprême but de l'homme... et il n'est que dans la contemplation scientifique, ce repos absolu de l'âme qui exclut tout doute et qui enchaîne l'esprit comme avec des nœuds d'airain. » Et encore : « La vie réelle est si pleine de dégoûts et de souffrances qu'à chaque instant nous devons chercher un asile contre elle. » Et plus loin : « La vue du vrai et de ce qui existe suffit pour remplir l'âme... »

## II

Entre le Taine de ces années d'apprentissage et le Taine des années de définitive maîtrise — celui des *Origines* — il n'y a aucune différence de doctrine. Que de fois il m'a répété, quand je l'accompagnais dans ces promenades à travers Paris : « Il n'y a pas de dessous aux phénomènes. Il n'y a de réel que leur file... » Il gardait toujours sa conception maîtresse : celle d'un univers dominé par une aveugle, une inexorable nécessité et pour qui l'homme ne compte pas. A ce fatalisme, pourtant, quelque chose s'était ajouté. J'en ai la preuve sous mes yeux, et fournie par lui-même, dans une lettre qu'il m'écrivait en 1889, à propos de Sixte, le psychologue du *Disciple* : « On ne peut considérer l'individu à part que par une abstraction, une suppression factice. *L'individu humain n'existe que*

dans la société et par elle. Autant vaudrait, en décrivant une cellule de son organisme, omettre et nier la liaison de la cellule à l'organisme. Elle vit de lui, du sang qu'il lui apporte, de la santé générale du tout. Même cérébrale et philosophique à la façon de Sixte, elle n'a commencé et ne continue à penser que par l'intégrité permanente de tout le système, grâce aux tribunaux et aux gendarmes, à la sécurité de la vente et de l'achat, parce qu'il y a des boulangers et des bouchers. Si, par ses déchets, elle empoisonne quelque autre cellule, elle a tort, elle rend à l'organisme le mal pour le bien, du pus en échange du sang. Sixte s'en aperçoit trop tard. Ses remords sont légitimes. Je lui conseille, pour compenser le mal qu'il a fait, d'étudier l'histoire des choses, des institutions, des vérités économiques et sociales, d'aboutir lui-même à quelque écrit sur les mœurs et la morale. Il n'aura pas besoin pour cela de renoncer au déterminisme psychologique. Au contraire. Selon moi, sans le déterminisme, impossible de fonder le droit de punir, la justice du châtement... (1). Personnellement, dans les *Origines de la France contemporaine*, j'ai toujours accolé la qualification morale à l'explication psychologique. Dans les portraits des jacobins, de Robespierre, de Bonaparte, mon analyse préalable est toujours rigoureusement déterministe et ma conclusion terminale est toujours ri-

(1) M. Taine est revenu souvent sur cette idée. J'avoue qu'elle m'a toujours été inintelligible et que je n'ai jamais compris ce que peut être la moralité sans la liberté du choix.

goureusement judiciaire... » J'ai transcrit toute la page. Elle résume avec une force d'expression singulière le développement que l'esprit de M. Taine paraît avoir suivi. Les fenêtres du cabinet de travail se sont ouvertes sur le monde. Le savant n'est plus un immobile fakir d'idées, d'autant plus satisfait que la vérité trouvée par lui est plus abstraite. Il la recherche toujours avec les mêmes méthodes, avec la même soumission au fait, mais dans un autre domaine. Le sens social s'est réveillé, réchauffé en lui. C'est qu'auparavant il n'avait qu'un laboratoire. Maintenant il a un foyer. Il a vu, en 1870, ce foyer menacé par le vaste cataclysme national. L'effroyable tempête des deux guerres a passé sur l'asile sacré. Cette fois l'époux et le père n'a plus opposé aux coups du sort le stoïcisme du pur esprit. Son cœur était déjà trop engagé. En tremblant pour son foyer, il a tremblé pour tous les foyers. Sa sympathie s'est émue. Par la famille, il a senti la patrie. L'intime solidarité « de la cellule et de l'organisme » dont il parle, lui est apparue dans sa propre destinée. De ce jour-là tout son effort n'a plus eu qu'un but : démêler derrière le désastre dont la France a failli être la victime les causes profondes. Persuadé qu'il était du principe baconien que l'« on ne commande à la nature qu'en lui obéissant » et que, pour lui obéir, il faut la connaître, il délaissa tout, son livre commencé sur la Volonté, ses études ébauchées sur l'Allemagne. Comprendre son pays pour aider à le guérir, — tel fut le programme auquel

il épuisa le temps qu'il lui restait à vivre. Notre plus lucide écrivain civique nous était né.

## III

L'artisane de cet ennoblissement d'un beau génie, déjà si fier, fut donc celle qui avait su créer ce foyer, et le faire aimer du philosophe avec cette ferveur qu'il n'avait eue jusqu'alors que pour ses théories. Ceux qui ont approché Mme Taine dans ces années-là se rappellent la silhouette longue et fine de cette femme volontairement effacée, habituellement silencieuse, avec un je ne sais quoi dans tout son être de très sérieux et de très doux. Il semblait que cette compagne d'un homme illustre mît tout son soin à garder une pénombre autour de sa personne. Elle n'existait littéralement que pour se consacrer à l'œuvre de cet homme. Elle avait pris la mission d'entourer le travail de M. Taine d'une atmosphère dans laquelle il se mût aussi librement que s'il était seul, et où il ne fût pas seul. Cette mission, elle l'accomplissait sans même paraître se douter de ce qu'il y avait d'unique dans un si absolu dévouement. Pendant de longues années et jusqu'à ce que ses devoirs de mère la contraignissent d'ouvrir plus largement sa maison, elle vécut dans une claustration qui n'avait

d'autre objet que de protéger le constant labeur de l'écrivain. Je la vois encore à cette époque, il y a vingt-cinq ans, dans son salon du boulevard Saint-Germain, dont les fenêtres donnaient sur la façade de Saint-Thomas-d'Aquin, écoutant les propos échangés autour d'elle, et par quels causeurs! Tourguéniew, Dumas, Cherbuliez, Renan, Sorel, Gaston Paris, Boutmy... Les physionomies de ces aînés m'apparaissent. J'entends leurs voix, et je ne peux m'empêcher de redire d'eux ce que notre hôte d'alors disait, dans son article sur son camarade Marcelin : « Et la terre qui les recouvre nous monte déjà jusqu'aux genoux... »

A ces entretiens, qui allaient des plus hautes spéculations de philosophie aux plus subtils problèmes d'esthétique, en passant par l'exégèse et l'histoire, Mme Taine ne se mêlait guère que par un mot, jeté de temps à autre, toujours juste, toujours averti et qui révélait une forte culture, mais cachée. Sa façon d'être maintenait un diapason de courtoisie un peu surveillée, qui prenait un charme singulier, associée à la hardie indépendance intellectuelle des partners. Mme Taine donnait ainsi à son mari le milieu de conversation qu'il avait toujours souhaité. Elle y faisait régner beaucoup de bonhomie et de politesse, un ton de haute supériorité morale et de dignité bourgeoise. Il n'y avait rien que M. Taine détestât plus que la convention, si ce n'est le bohémianisme. Le type du *gentleman*, qu'il a si souvent dessiné avec une complaisance évidente, au cours de ses études

sur l'Angleterre, correspondait en lui à des choses très profondes. A des hérédités d'abord. Il était vraiment par ses fibres intimes le descendant de ces échevins et de ces avoués de Vouziers dont il a illustré le nom. A un tourment de sa conscience ensuite. Il n'était pas sans comprendre le nihilisme foncier de sa philosophie et les conséquences dangereuses que des esprits corrompus risquaient d'en tirer. Il aimait à se convaincre, par son propre exemple et par celui de sa femme, que la fleur de la délicatesse la plus scrupuleuse pouvait grandir et s'épanouir à l'ombre de sa doctrine. Tout perspicace qu'il fût, il ne se doutait pas que la pratique des hautes vertus chrétiennes — car Mme Taine était cela : une grande chrétienne hors de l'Eglise — conduit inévitablement à l'Eglise. De même que la foi ne dure pas longtemps intacte au cœur de ceux qui vivent très mal, ceux qui vivent très bien finissent par retrouver la foi à travers leurs mérites. La mort catholique de Mme Taine et la cérémonie à laquelle je faisais allusion en commençant n'en sont-elles pas des exemples, un exemple aussi la page si souvent citée des *Origines* sur le « vieil Evangile », et son irremplaçable action? Page toute incertaine encore, toute hésitante! Elle a été arrachée à la plume de l'auteur de *l'Intelligence* par la franchise de ses observations. Quel témoignage plus frappant et de cette franchise et de la qualité morale du milieu dans lequel son mariage le faisait vieillir?

## IV

Depuis douze années déjà le « Grand Bûcheron », comme ses camarades d'Ecole normale appelaient l'acharné travailleur, repose dans son tombeau, à mi-chemin de la montagne qui domine le lac d'Annecy et cette demeure de Menthon-Saint-Bernard où il se retirait pour essayer de finir cette *Histoire des Origines*, restée, hélas! inachevée. La morte qui vient de l'y rejoindre a employé ces douze années comme elle avait employé tous ses jours entre 1868 et 1893. Elle s'est dévouée à aider son compagnon, même absent pour jamais. Elle a continué, si modestement toujours, si discrètement, si efficacement aussi, la besogne interrompue de son mari, et juste dans le sens où il l'avait désiré. On sait ses efforts au service de « l'Œuvre de la Bonne Presse » qu'elle a fondée d'après une simple indication de M. Taine. Nous lui devons la publication des *Derniers Essais*, celle des *Carnets de voyage*, celle de *l'Histoire des Origines*, dans le petit format, avec le minutieux index, celle enfin de la *Correspondance*, dont trois volumes ont paru, et le quatrième est déjà préparé. M. Taine admirait beaucoup ces grandes biographies anglaises qui s'intitulent *Life and Letters*, et qui contiennent le simple récit

d'une vie éclairée par des lettres. Je ne crois pas qu'aucune de ces compilations ait surpassé celle que Mme Taine lui a consacrée, par le choix des documents, leur juste ordonnance, le goût et le tact des indications matérielles. On notera, et cela seul juge la piété qui a réuni ces lettres, qu'aucune trace de son existence personnelle ne s'y rencontre. Quelques lignes annoncent son mariage avec M. Taine. Dans les lettres à elle adressées, elle n'a maintenu que les passages pouvant présenter un intérêt historique et général. On ferme le livre. On pense à ce fidèle génie féminin qui n'a voulu être qu'un bienfait, et un bienfait secret, au service de la pensée d'un autre, et l'on se sent le cœur rempli par l'émotion qui nous saisit devant les très hautes et très pures choses humaines.

Août 1905.

## V

## UN PRINCE

Sous ce titre : *Un Prince Contemporain* (1), M. d'Ysné vient de publier une vie du regretté duc d'Alençon. J'ai ressenti en la lisant une impression profonde à la fois mélancolique et exaltante — comme fut la destinée du prince lui-même. Il me semble que le récit de cette vie emporte avec elle bien des enseignements. C'est la raison de ces quelques notes.

## I

Mélancolique, — cette impression l'est d'abord...  
Comment ne pas éprouver une tristesse poignante

(1) A l'occasion du livre de M. d'Ysné *Un Prince Contemporain* : Ferdinand Philippe d'Orléans, duc d'Alençon, par M. d'YSNÉ. (1 vol. chez Lethielleux.)